J.M. 49183

Paris, le 12 Septembre 1880.

Mademoiselle et chère amie,

Je m'étais proposé de vous remercier de votre dernière lettre avant d'aller en vacances ; la fatigue ne me l'a pas permis. Imaginez-vous que depuis la fin d'avril mon directeur m'a mis au régime des congrégations religieuses ; il m'a forcé d'étudier leur histoire et de l'écrire pour le journal ; j'ai dû consentir à raconter toutes ces inepties sous peine d'être congédié. En ma qualité d'ancien théologien protestant je suis supposé savoir tout ce qui se passe dans l'église catholique, et j'ai été chargé de débrouiller en grand galop un sujet qui m'était complètement étranger et qui est aussi compliqué qu'immense. C'est un désert plus vaste que le Sahara et plus aride encore s'il est possible. Des règles absurdes, des miracles d'une incroyable niaiserie, et pour relever tout cela, une corruption sans nom. Vous pensez combien tout cela m'intéresse ! Il y a 800 congrégations. J'en connais quelques centaines. J'ai écrit depuis Avril 800 pages, et j'ai à peine fait la moitié de la besogne. Le mois d'août arrivé, je n'en pourrais plus d'autant plus que je souffre toujours des

suite de ma bronchite. J'ai donc déposé la plume et je suis allé me réfugier avec ma mère et ma sœur dans la délicieuse vallée où nous allons tous les ans nous rafraîchir l'esprit et le cœur. Représentez-vous des prés larges de 200 mètres, sur une longueur de trois lieues, encaissés entre des coteaux boisés, plantés de près, de vignes, entremêlés de plantations de fraisiers et de violettes. C'est un des plus jolis coins de la France. Une oasis dans la course que l'on m'a imposée à travers les ordres religieux. Vous désirez que dans ces conditions je n'ai pas écrit un mot sur le sujet que vous m'avez indiqué; les trois petites semaines que j'ai passées à Bièvres n'ont pas suffi pour me reposer. Mais j'ai réfléchi à ce que vous proposez, et vous le dirai-je? je ne suis pas tout-à-fait d'accord avec vous. La poésie lyrique n'existe plus, dites-vous? Mais si; mais si. D'abord, en France, nous avons Madame Ackermann, qui est de première ordre; nous avons Sully Prudhomme, que personne n'a jamais dépassé par la profondeur. En Autriche vit et écrit encore, Dieu merci! quelqu'un qui s'appelle Betty Paoli et que vous connaissez bien. Vous avez aussi Hamerling qui a, de temps en temps, des inspirations remarquables. Je ne vois que l'Allemagne qui soit véritablement, et la preuve où l'aridité est complète.

Le phénomène est donc isolé, et il s'explique par le génie même de la Prusse, absolument contraire à toute espèce de poésie. La Droste-Hülshoff, que je ne mets pas au premier rang du reste, est une exception qui ne prouve rien contre la règle. Le jour où l'Autriche sera annexée à l'empire bismarckien, le souffle mortel de Berlin glacera votre génie, comme il a déjà tué certaines universités de l'Allemagne du Sud. Mais en attendant, l'Autriche respire encore et produit des oeuvres qui me font croire que votre thèse est trop absolue. Ce que je dirais volontiers, c'est que le public manque à la poésie lyrique. Le goût est au naturalisme (à Zola et à la littérature crapuleuse). Il y a à cela diverses causes. Le déclin de la foi ancienne, l'absence de foi nouvelle y est pour quelque chose. Et, dame! si la philosophie positive continuait à se répandre, si la science devait prendre une tournure qui ~~exclu~~ excluât une fois pour toutes les horizons où l'âme respire et s'élève, c'en serait peut-être fait de la ~~[illegible]~~ poésie. A en juger par moi du moins, la certitude pour l'humanité que sa destinée est finie et qu'elle s'accomplit sur cette terre, qu'il n'y a rien au-delà, que tout ce que nous pouvons faire c'est d'améliorer un peu l'assiette et les conditions de la société, de payer un peu moins d'impôts etc, cette perspective ne m'inspirerait pas assez d'enthousiasme pour lever le

petit doigt ou pour écrire une ligne. Mais tout espoir de pouvoir interpréter autrement que dans un sens matérialiste les dernières découvertes de la science et même le darwinisme, n'est pas entièrement perdu. Nous sommes découragés, déchirés, voilà la vérité, et cet état n'est pas favorable à la poésie lyrique. La volupté avec laquelle Madame Ackermann chante et espère le néant semble démentir ce que je dis. Mais elle le dément en apparence seulement. Si pour elle la question est tranchée, elle ne l'est pas pour la majorité de ceux qui pensent. La majorité est désespérée, et elle n'abandonnera pas avec la même joie, avec le même élan que Madame Ackermann à l'immense espérance qui a traversé la terre. Nous ne pouvons savoir si dans 500 ans ou dans 1000 mille ans l'humanité ne sera pas arrivée à envisager de nouveau la vie et la mort avec la même sérénité que les Grecs, et je ne voudrais pas commettre la témérité de me prononcer là-dessus. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne l'envisage pas ainsi à l'heure qu'il est. Nous ne sommes ni payens ni chrétiens, ni matérialistes ni spiritualistes; nous sommes l'un et l'autre, tantôt l'un tantôt l'autre, et dans cette condition, nous ne pouvons chanter avec force, nous ne pouvons que balbutier ou nous taire.

Je ferais mieux en effet... de me taire. Je vous dis là des choses que vous savez mille fois mieux que moi. Pardonnez-

WIENER STADTBIBLIOTHEK

J. J. R. 49183

moi, et ne voyez dans mon bavardage que la preuve du plaisir que j'ai à causer avec vous. En général, permettez-moi de vous prier de brûler mes lettres ; elles ne valent pas l'honneur que vous leur faites.

J'ai été stupéfait d'apprendre la tournure qu'avait pris votre projet d'aller voir Madame de Krarr. Cette chère baronne a le goût du monde ; elle aime s'entourer de gens venant un peu des quatre coins ~~du monde~~ de la terre, et peut-être le nombre de ses amis lui donne-t-il des distractions qui ne lui permettent pas de se souvenir à temps des engagements qu'elle a pris envers tel ou tel d'entre eux. Je me console un peu en pensant que vous avez trouvé des compensations dans la conversation de la parente de la princesse Schwarzenberg, et je me félicite d'avoir parlé en termes si sympathiques de cette princesse dans mon article sur vous. Mon unique mérite est, non-seulement de vous apprécier, mais d'apprécier encore par ricochet tous ceux que vous aimez. La Revue de Paris m'a envoyé à la campagne les épreuves dudit article. Il paraîtra le 15 Septembre, et je pourrai enfin, enfin, vous envoyer quelque chose de moi. Vous recevrez le numéro le 18 ou le 19. Le volume suivra dans trois semaines. Je vous serais infiniment reconnaissant si

vous voudriez et pourriez m'indiquer dès maintenant les journaux et revues de l'Autriche (non pas de la Bresse) auxquels je ferais bien d'envoyer des exemplaires et de demander des articles. Je suis très nerveux et un peu inquiet de l'accueil que vos compatriotes réserveront à mon produit.

J'aurais encore diverses choses à vous dire, mais j'ai la poitrine oppressé, il faut que je me repose. Vous ne serez pas fâché du reste de me voir finir ce griffonnage si décousu. Croyez que mes sentiments pour vous sont et resteront toujours les mêmes.

Votre bien dévoué

A. Marchand

WIENER STADTBIBLIOTHEK